

Une mémoire en pièces détachées ?

par
Simon
Roth

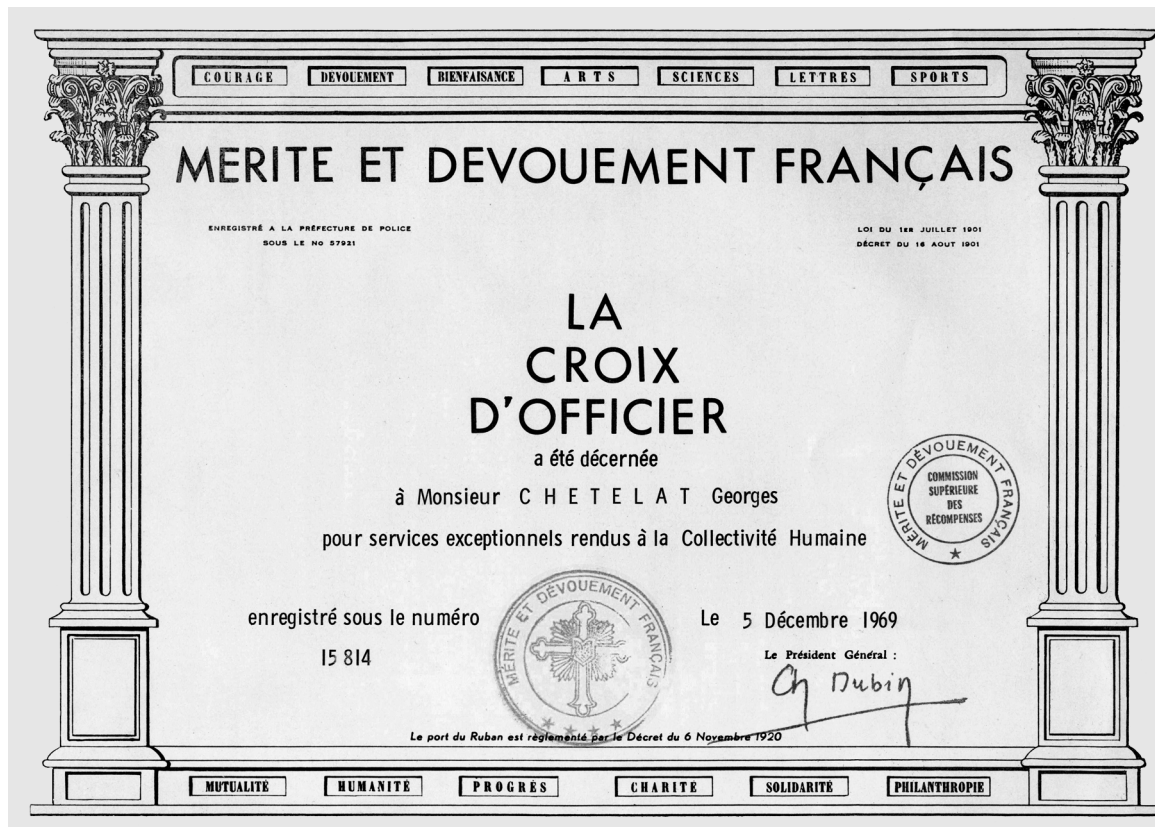
À mesure que le continent européen se trouve libéré de l'emprise du III^e Reich, la plupart des réfugiés regagnent leur patrie d'origine ou un autre pays de transit et d'accueil. Juxtaposés, certains événements signalent cette césure : de nombreux rescapés des camps nazis tâchent de cicatiser leurs blessures en Suisse, à l'exemple de Geneviève de Gaulle (1920-2002), nièce du Général, qui organise à Montana le séjour de déportées et témoigne lors de conférences en

Valais des épreuves qu'elle a subies à Ravensbrück¹. Dans le même temps, les premiers contingents de travailleurs italiens sont annoncés. En été 1946, ils seront déjà plus de 12 000 à connaître le rituel de la désinfection en gare de Brigue; ils représentent le signe avant-coureur du grand mouvement de migration saisonnière qui marquera durablement les Trente Glorieuses en Suisse et où l'on rencontrera parfois, côté italien, plusieurs anciens réfugiés civils et militaires des années 1943-1945.

■
¹ CONF, 7 septembre 1945, *En passant... Retour de l'enfer des camps*, A. Marcel; en ce qui concerne son témoignage sur l'univers concentrationnaire et son itinéraire, voir DE GAULLE ANTHONIOZ 1988, GLORION 1997 et NEAU DUFOUR 2004.

Alors qu'une page se tourne, quelle mémoire de ces années de guerre et plus particulièrement de la pratique du refuge prend forme en Valais ? Dans cette atmosphère d'immédiat après-guerre, de nombreuses cérémonies publiques commémorent les événements douloureux vécus dans les régions transfrontalières et participent au renforcement des liens : remise de diverses médailles et décorations à des par-

ticuliers ou à des collectivités, participation de délégations cantonales ou régionales à de nombreuses festivités qui, avec force discours, mettent en valeur les parentés existantes et une certaine fraternité régionale, particulièrement entre le Bas-Valais et la Haute-Savoie. Par exemple, la ville de Monthey ainsi que l'hôpital régional de cette même cité sont honorés pour l'appui apporté notamment aux résistants



Parmi les personnalités distinguées après la guerre pour leurs actions envers les internés, les prisonniers, les réfugiés et les sinistrés des régions voisines, figure l'abbé Georges Chételat (1904-1990), Marianiste et enseignant au Collège Sainte-Marie de Martigny. Il obtient notamment la Médaille d'argent de la Reconnaissance française en 1955, la Croix d'officier de l'association franco-britannique en 1967, et la Croix d'officier du Mérite et Dévouement français en 1969. (Archives de la communauté des Marianistes, Sion et Fribourg)

savoyards qui furent accueillis et soignés, sans oublier que *des actes sublimes, qui restent encore ignorés du grand public, furent en outre accomplis dans une clandestinité soigneusement entretenue, par des Montheysans du chef-lieu et du grand district*, comme le rapporte une revue locale². Le 24 mars 1949, la municipalité et l'établissement reçoivent la Médaille de la Reconnaissance française des mains du consul de France à Lausanne. Du côté haut-valaisan, un hommage particulier est rendu en décembre 1945 aux partisans italiens qui sauvèrent le tunnel du Simplon des représailles nazies.

Le souvenir de ces épisodes paraît se confiner par la suite et pour deux décennies dans le domaine de cercles familiaux ou d'associations privées. La construction de la mémoire collective de ces années de guerre, y compris pour les cantons frontaliers, est tributaire des débats nationaux, avec des nuances régionales plus ou moins accentuées.

En Suisse et en Valais, c'est donc bien la mémoire de la Mob, cristallisée dans l'après-guerre non sans débat comme l'a montré l'historien Luc van Dongen, qui est mise en scène³. On le constate par exemple à l'occasion des commémorations de 1989 en particulier : elle possède également ses relais au sein d'associations de vétérans issus de la brigade de montagne 10 ou de l'Arr. Terr. 11 qui, à l'égal des *Alpini* italiens ou des *Chasseurs alpins* français, cultivent l'image du soldat au cœur des Alpes ; elle met également en valeur des figures prestigieuses au sein de cette élite, comme celles du brigadier Julius Schwarz (1887-1965), *l'âme et le cœur* de la Brigade de montagne 10 ou du capitaine et futur conseiller fédéral Roger Bonvin (1907-1982), représentant en 1945 déjà, aux yeux de l'homme de lettres André Guex (1904-1988), ces officiers *en qui s'incarnent aux yeux des milliers d'hommes qui ont servi des mois en montagne sous ses ordres, les qualités les plus hautes du montagnard et du chef*⁴. Les symboles de la période de la Mob ne sont pas absents de nos paysages, monumental comme l'Aigle de pierre érigé dès 1944 au col du Simplon, ou discrets à l'instar de plaquettes dis-

persées dans le canton évoquant des destins individuels et collectifs, sans oublier par exemple la Wehrmannskapelle (Glis) qui rend hommage aux mobilisés des deux guerres mondiales. Cette prééminence de la perspective nationale se remarque également dans la construction de la mémoire et des lieux de mémoires des régions limitrophes – Haute-Savoie, val d'Aoste, Ossola – ce qui n'empêche nullement de fortes nuances régionales. Chez eux, comme chez nous, l'intégration progressive de la question du refuge ne va pas de soi. En Italie, le débat historiographique autour du rôle respectif de la résistance et du fascisme est vif depuis deux décennies et tend à relativiser une certaine lecture flatteuse imposée après la Libération, sans nier le rôle de cette résistance dans la reconstruction de l'Italie sur des bases démocratiques. La question plus précise de l'élaboration des mesures raciales introduites par le régime mussolinien en 1938 et de leur application, particulièrement dès 1943, suscite des polémiques entre historiens, dont une frange demeure critique vis-à-vis de l'image répandue d'un peuple et de ses autorités en large majorité hostiles à toute discrimination, même si de notables différences s'imposent en comparaison avec l'antisémitisme nazi. Du côté français, ainsi que l'indique un historien haut-savoyard, le souvenir glorieux de la geste résistante cultivé durant de nombreuses décennies a escamoté pendant longtemps l'analyse des premières années du régime de Vichy, celle de l'occupation italienne ou encore l'étude des zones frontalières et de leurs trafics interlopes :

Parler des réfugiés, c'est également être amenés à se poser la question de l'existence de ces personnes, étrangers et/ou israélites, et donc de la raison qui les a conduits en Suisse. D'une certaine manière, c'est devoir évoquer la politique de Vichy à l'égard des étrangers et l'acceptation de cette politique par nos populations. Évoquer les réfugiés, c'est donc faire appel de nouveau à notre mauvaise conscience, parler de cette non assistance à personne en danger de mort. Bien sûr, le rôle

² PM, no2, 1950, *La France reconnaissante*, pp. 105-107. Voir également FAM, 10 août 1945, *Un hommage de la Résistance française à l'Hôpital-infirmerie de Monthey*.

³ VAN DONGEN 1997.

⁴ GUEx 1946, p. 106; GRIN 1988; NICOLAS, GROSS 1971.

de quelques personnes qui ont facilité le passage en Suisse ne doit pas occulter que, jusqu'à la fin de 1943, la politique de Vichy est acceptée, à défaut de recevoir le soutien de la majorité de nos populations⁵.

Notre canton demeure également tributaire des grands débats nationaux sur la question de l'attitude de la Suisse en général et de la politique d'asile en particulier – du *Rapport Ludwig* de 1957 à la récente commission Bergier en passant par les travaux de Bonjour au début des années septante – même s'il n'émerge véritablement que rarement. Il en est de même dans des ouvrages qui firent date dans le domaine du refuge comme *La Suisse, terre d'asile?* d'Alfred A. Häslér présentant une vision dichotomique : *la Suisse des prudents, des craintifs, de ceux qui sont prêts à s'aligner et la Suisse des braves et de ceux qui étaient prêts à résister*. La situation du canton et le rôle de ses personnalités y sont rarement évoqués, alors qu'ils figurent plus fréquemment dans l'ouvrage d'André Lasserre *Frontières et camps*⁶. Toutefois, nul doute que ces débats successifs ont modifié l'image initiale qui imprégnait l'immédiat après-guerre et que l'on retrouve en 1946 dans une formule du pape Pie XII, reproduite dans les bulletins paroissiaux valaisans, et rappelant le *reconnaissant hommage* à la Suisse de tous les peuples du monde pour l'effort de charité accompli depuis plusieurs décennies :

*Accueil réconfortant des prisonniers, des fugitifs, des persécutés, secours matériels aux individus et aux nations, sollicitude délicate autant qu'empressee pour les enfants, pour les malades et les infirmes. Et cela avec une égale amabilité, un sourire égal pour tous, expression non certes de l'indifférence, mais au contraire d'une égale compréhension, car tous pouvaient, dans le peuple suisse, reconnaître leurs frères*⁷.

UNE MÉMOIRE ÉCLATÉE

La vague de réfugiés des années 1941-1945 n'a laissé en apparence que peu de traces en Valais et la mémoire collective de ces événements ne

peut être comparée à la forte imprégnation que l'on découvre à travers de nombreuses publications aux statuts forts divers parues dans le canton du Tessin, dans celui de Genève ou encore dans l'arc jurassien. Il demeure toutefois un ancrage très régional qui ne manque pas de ressurgir au travers d'anecdotes ou de monographies locales. L'écrivain Raymond Farquet (1930), pérégrin en quête des nuances locales et de chroniques villageoises, témoigne en ce sens d'une mémoire *en pièces détachées*. Publié en 1985, son *Voyage amoureux* croque de manière symptomatique plusieurs scènes en lien avec le refuge, dispersées au gré des vagabondages de l'auteur et de la mémoire de ses interlocuteurs. On y découvre tout aussi bien le souvenir mitigé du refuge dans la station de Finhaut que le charme émanant des Polonais occupés aux mines ou encore des traces de leur défrichement de la plaine du Rhône. À Finhaut, le bilan paraît contrasté. Si une interlocutrice déplore le logement de *Slaves* au prestigieux Hôtel Bristol, véritable *invasion des barbares à l'assaut des salons, des tapis d'orient, des tentures et jusqu'aux lits saccagés*, le portrait général de la station en temps de guerre brossé par un passionné de chronique locale retient l'attention :

*Pendant la guerre de 39/45, les affaires reprirent à Finhaut grâce aux réfugiés de dix-huit nations. On y rencontrait des Français, des Anglais, des Slaves, des Hongrois qui faisaient constamment attention à ce qu'on ne les confonde pas avec les Slaves, mais aussi des Juifs chanceux et des nazis contestataires. Rien n'était plus ordinaire que de voir les Juifs vendre aux nazis repentis des cartes de rationnement qu'ils avaient soutirées le plus mystérieusement du monde aux autorités fédérales. Des clandestins se mêlèrent aux réfugiés officiels et tout ce petit monde éparpillé dans les hôtels et les chalets vivait de trafic, d'expédient, d'espoir. Finhaut était une Europe microscopique, le seul endroit peut-être où la réconciliation entre les peuples pouvait encore subsister pendant le conflit entre les Etats*⁸.

5 BARBIER 1998, p. 348.

6 HÄSLER 1971, p. 10; LASSERRE 1995.

7 BP (Saint-Léonard), novembre 1946, p. 7.

8 FARQUET 1985, pp. 45-49.



Opération Diamant, commémoration de la Mob au Simplon, 1989
(Thomas Andenmatten, Enquête photographique,
Médiathèque Valais – Martigny)



Poursuivant son voyage en zigzags sur les hauteurs de Chemin, R. Farquet rapporte l'histoire des amours d'une jeune sommelière de la région découvrant les internés polonais, occupés aux mines de la région. Ils *cherchaient à percer le verrou de leur solitude en descendant vers les cafés sourire aux femmes* et elle ne resta pas insensible à l'un d'entre eux, au travers du *chant étrange d'une troupe, une mélodie qu'elle n'avait jamais écoutée, qui remua ses sens, l'attirait, sans qu'elle sache encore à quelle tristesse plus profonde elle venait de communier à travers la musique*⁹. Enfin, furetant au cœur du bourg de Saillon, l'auteur donne également la parole à un cicérone local, expliquant notamment la genèse du lieu dit *Tobroutk* dans la plaine communale, nom associé à la campagne d'Afrique de Rommel et par extension au défrichement réalisé par les troupes polonaises :

*Pour occuper les prisonniers polonais et pour appliquer le plan Wahlen, pour faire d'une pierre deux coups, me dit-il, on rasa une forêt consistante qui servait de rideau contre la bise. Les dernières dailles et les derniers pins disparurent : « Aujourd'hui qu'on n'a plus ni les Polonais, ni les pommes de terre, ni la forêt, il ne nous reste que ce qu'on ne voulait pas, la bise »*¹⁰.

Ces trois anecdotes demeurent significatives de la prégnance d'une mémoire orale, délicate bien sûr à vérifier dans le détail et qui mêle destin individuel, chronique régionale et impression subjective. On retrouve également des traces de ce type dans le domaine de la toponymie, à l'image de la zone de *Tobroutk*, focalisées bien sûr avant tout sur une présence de plus ou moins longue durée d'internés : un *Canal des Polonais* figure sur une carte de la ville de Sion, près des Îles, rappelant le travail effectué au temps du plan Wahlen¹¹; de même, il existe dans la tradition populaire du Lötschental des lieux-dits tels que *Polenstutz* qui ravivent encore discrètement des pans de cette période. A Glis, une rue porte également le nom symptomatique de *Polenstrasse*, en hommage aux internés des

années de guerre qui participèrent à cette réalisation. En septembre 1963, une plaque est apposée en ville de Sion sous l'égide de l'union des provinces lombardes. Elle évoque les liens amicaux entretenus entre le Valais et sa voisine transalpine, vingt ans après les tragiques événements de la Seconde Guerre mondiale; comme le relate alors un journal local :

*Chacun se souvient encore de l'année 1943, où des groupes de ressortissants italiens, qui cherchaient à sauver leur peau, en fuyant les horreurs de la guerre, trouvèrent refuge en Valais*¹².

La cérémonie offre l'occasion au conseiller d'Etat Oscar Schnyder (1896-1974) de rappeler l'exil en Suisse, à travers les montagnes du Valais, du président de la République italienne Luigi Einaudi décédé deux ans auparavant.

Certains lieux évoquent spontanément le souvenir de cette période, comme dans cet article du *Nouvelliste* de la fin des années soixante consacré au tourisme pédestre dans le val d'Aoste et qui, en légende, ne manque pas de rappeler que la Fenêtre du Durand était un lieu de passage *fort connu des propriétaires de bétail, des contrebandiers... et des maquisards valdôtains pendant la guerre 1939-1945*¹³. Ces petits éléments dispersés sont le reflet d'un souvenir conservé ou délit. S'ils demeurent présents à l'esprit des différentes générations qui ont vécu cette période, ces objets de mémoire perdent peu à peu de leur lisibilité. De manière symptomatique, les auteurs de l'avant-propos d'une publication haut-valaisanne consacrée aux internés polonais rappellent cette progressive perte de sens :

*Die vorliegende Ausgabe will eine Antwort geben auf eine Frage, die in Glis immer wieder gestellt werden kann. Wie hat wohl die Polenstrasse ihren Namen erhalten? [...] Wer weiss heute noch, dass während den Kriegsjahren 1940-1945 auch in Glis Soldaten in einem Lager interniert waren und den Auftrag erhielten, eine Strasse zu bauen, deren heutiger Name Polenstrasse an ihre Erbauer erinnert?*¹⁴

9 FARQUET 1985, p. 134.

10 FARQUET 1985, pp. 193-194.

11 Nos remerciements à Patrice Tschopp, archiviste de la ville de Sion, pour ce renseignement.

12 FAV, 23 septembre 1963, *En posant une plaque-souvenir, l'Italie a prouvé qu'elle n'avait pas oublié le Valais*.

13 NF, 26-27 juillet 1969, *Val d'Aoste : tourisme pédestre*, Em. B.

14 WYDER, STEFFEN, LEHNER, 2004, p. 2.



Mention après-guerre du canal des Polonais (Iles) sur un plan
de la commune de Sion dressé en 1912 (détail)
(Archives de la ville de Sion)



UN PUZZLE INCOMPLET

Dans le domaine des publications, là-aussi le souvenir parcellisé ou régionalisé prédomine. Comme nous l'avons écrit en préambule, il n'existe quasiment pas d'étude proposant une vue d'ensemble, même si certains travaux y font allusion. Dans le secteur toujours florissant en Valais des monographies locales, le thème est évoqué parfois, constituant un chapitre singulier ou un paragraphe de réminiscence de la période de guerre. C'est là aussi le souvenir plus vif des internés militaires qui prédomine. Présentant l'histoire de la commune de Collombey-Muraz, Maurice Parvex (1931) consacre par exemple en 1988 tout un chapitre au camp et aux travaux des internés d'Illarsaz. Dans son portrait de Martigny,

Edouard Morand (1917) n'oublie pas de décrire le rôle des mines de Chemin et le labeur des internés polonais. De même, Pascal Thurre (1927), dans un ouvrage récent consacré à Saillon, évoque l'épisode de Tobrouk. Dans le Haut-Valais, la monographie de l'abbé Peter Arnold (1908-1983) consacrée à la région de Gondo-Zwischbergen comporte en 1968 de nombreuses pages et illustrations consacrées au drame des réfugiés en zone frontière¹⁵.

En dehors des monographies locales proprement dites, des publications restituent des pans particuliers de la question du refuge. Cette bibliographie éclatée permet de découvrir là-aussi des destins familiaux tragiques tout autant qu'une véritable épopée montagnarde ou des engagements partisans. Mentionnons par

15 PARVEX 1988, pp. 133-140;
MORAND 1993, pp. 315-318;
THURRE 2002, p. 60;
ARNOLD 1968, pp. 154-173.



*Inauguration, en ville de Sion, d'une plaque commémorative
rappelant les liens tissés entre la Lombardie et le Valais,
septembre 1963*

(Philippe Schmid, Médiathèque Valais – Martigny)

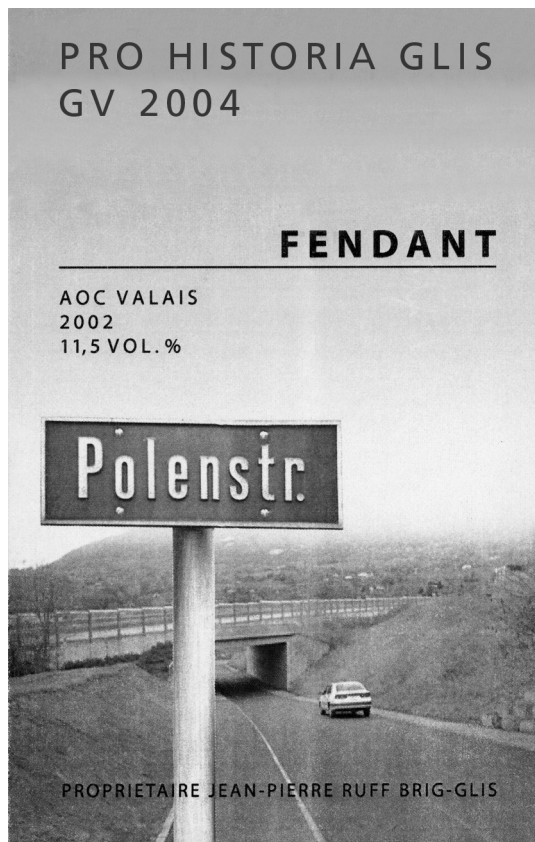
exemple l'évocation en 1978 du destin de ses parents par le célèbre historien Sati Friedlander (1932) dans son ouvrage *Quand vient le souvenir...* issus de la bourgeoisie juive assimilée de Prague, réfugiés en France depuis 1939, ils tentent en automne 1942, après avoir mis en sécurité leur fils, de rejoindre la Suisse. Ils y parviendront, mais seront refoulés à Saint-Gingolph, puis internés en France avant de disparaître dans la tourmente des camps¹⁶. Elargissant ce spectre individuel à une zone frontitière, Loly Francken, épouse du médecin suisse d'origine hollandaise Wilhelm Francken (1889-1962), décrit dans le journal de leur résidence secondaire de Novel la situation souvent dramatique des réfugiés, juifs pour la plupart, qui arrivent dans ce village situé à proximité du Chablais valaisan et l'aide que le couple leur apporta pour franchir la frontière en été 1942¹⁷. Autre point de vue sectoriel et thématique, celui de Claire-Eliaene Engel (1903-1976), historienne de l'alpinisme, qui évoque en 1948 déjà, dans un ouvrage populaire présentant la vallée de Saas, le passage de nombreux prisonniers alliés évadés par les cols alpins un peu oubliés comme le Monte Moro :

*Il faudra les heures tragiques de l'été et de l'automne 1943 pour lui redonner vie. Par centaines, des prisonniers de guerre anglais et américains le franchissent. Et, cet été-là, la montagne était en si mauvaise condition que ce col innocent était devenu redoutable, surtout pour des hommes épuisés, traqués, sans équipement, ni entraînement de montagne, souvent trahis par leurs guides. Le Monte Moro comme le Théodule ont été de terribles épreuves, dernières étapes d'odyssée en pays occupé où l'ennemi guettait de toute part*¹⁸.

En 1950, Claire-Eliaene Engel publie un volume intitulé *Histoire de l'alpinisme*. Elle y retrace cette fois après enquête et avec force détails ces itinéraires rocambolesques ou tragiques qui devaient aboutir en Suisse via les principaux cols haut-valaisans. Les conditions dans lesquelles furent réalisées ces traversées, souvent par des prisonniers alliés évadés qui ne

connaissaient guère l'univers montagnard, frappèrent les esprits au point de figurer dans cette chronique des exploits alpins; la mention en est reprise dans certains ouvrages généraux comme celui de l'écrivain et artiste français Samivel (1907-1992) consacré aux grands cols des Alpes¹⁹. Du côté des personnalités valaisannes, l'ouvrage de Maurice Zermatten consacré à l'évêque de Sion Mgr Nestor Adam (1903-1990) demeure sibyllin à propos de cette période où, pourtant, l'ancien prévôt du Saint-Bernard originaire d'Etroubles aurait joué, comme d'autres membres de sa famille, un certain rôle au cœur de la *question valdôtaine* et des revendications qui éclatent après-

-
- 16 FRIEDLANDER 1978, pp. 84-87.
- 17 FRANCKEN 1996.
- 18 ENGEL 1948, pp. 12-13.
- 19 ENGEL 1950, pp. 193-210; SAMIVEL 1996, p. 182.



Etiquette de vin évoquant le souvenir de l'activité des internés polonais à Glis



guerre. Par contre, une biographie consacrée au leader du parti socialiste valaisan Karl Dellberg (1886-1979) ne manque pas de rappeler le soutien apporté, via notamment la Maison du peuple de Brigue, aux réfugiés et partisans italiens après 1943²⁰.

Durant ces deux dernières décennies riches en polémiques et recherches diverses sur le thème du refuge notamment, des travaux, souvent réalisés à l'étranger, apportent également leur lot de témoignages personnels. Ainsi, le *Secours aux enfants* de la Croix-Rouge suisse très actif lors de la République d'Ossola en automne 1944 reçoit un hommage 50 ans plus tard : la publication à Domodossola d'un livre intitulé *Il paese del pane bianco* permet de rassembler de nombreux témoignages d'enfants italiens hébergés en Valais et dans le reste du pays²¹.

D'autres destins, de réfugiés juifs pour la plupart, sont évoqués dans des ouvrages comme ceux d'Odile Munos-du Peloux *Passer en Suisse. Les passages clandestins entre la Haute-Savoie et la Suisse 1940-1944*, sur le même thème, les *Chemins de passage* de Jean-Claude Croquet²². Enfin, les travaux récents de Fabienne Regard, spécialiste de l'histoire orale, proposent également de précieux témoignages de protagonistes de cette période en lien avec le refuge, qu'il s'agisse de passeurs, de douaniers ou encore de réfugiés qui séjournèrent dans différents camps de notre canton²³.

Dans le domaine littéraire, ces épisodes ne semblent guère être source d'inspiration, alors que dans la région jurassienne les exemples ne manquent pas, si l'on songe au roman publié en 1986 de Monique Laederach (1938-2004) *Trop petits pour Dieu*, ou encore à celui, plus récent, d'Yves Laplace (1958), *Un mur cache la guerre* qui donne la parole aux nombreux protagonistes – passeurs, espions, réfugiés, contrebandiers – transgressant pour des motifs variés et parfois amalgamés une frontière devenue si importante en cette période de guerre. Toutefois certaines anecdotes valaisannes sont évoquées au détour de quelques volumes : par exemple dans *Le secret du Dr Baratier* de l'homme de lettres vaudois Jacques-Edouard Châble (1903-

1965), roman inspiré par les activités de la résistance française pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'une des héroïnes françaises s'entend répliquer par un autochtone, lors d'un séjour en terre valaisanne peu après la fin des hostilités :

*Moi aussi, je cherche un homme, tenez. Un Polonais. Un interné. Du nom de Ladislas. Vous ne l'avez pas rencontré ? Il est à Paris. Il a fait un enfant à ma sœur. Vous comprenez : elle voudrait bien qu'il revienne. C'est triste, tout de même !*²⁴

La figure – le stéréotype ? – du militaire polonais interné séducteur semble avoir durablement marqué les esprits et l'on retrouve son évocation dans de nombreux ouvrages, à témoin celui de l'écrivain grison Oscar Peer (1928), *La rumeur du fleuve*, dont les réminiscences d'adolescent montagnard, décrivant leurs *chansons mélancoliques* et leur *savoir-vivre* au cœur des bals campagnards, pourraient être corroborées par de nombreux contemporains²⁵.

Dans l'œuvre de l'écrivain Jean-Luc Benoziglio (1941), qui a vécu ses premières années à Monthey, le thème de l'asile est présent notamment à travers la figure du père. Rappelant le statut précaire au cours de ces années troubles du Dr Beno, né dans une famille juive en Turquie, il égrène les éléments d'un portrait paternel à travers certains de ses romans :

[...] *Sa rencontre avec Freud, sa naturalisation suisse avant la guerre, cette clinique psychiatrique dont il deviendra le directeur, son mariage, ce « Nissim » qui se transforme en « Norbert », l'abréviation subséquente d'un nom de famille trop long, trop compliqué, trop levantin, comme disent les torchons d'extrême droite, ses origine juives et son statut de psychanalyste faisant de lui, en ces temps reculés, quelqu'un de doublement suspect, doublement diabolique, dans un canton ultra-conservateur [...]*²⁶.

C'est avant tout grâce à Maurice Chappaz (1916) que la délicate question du refuge et du droit d'asile rencontre un véritable écho littéraire. Jeune officier en poste principalement dans les Alpes valaisannes, il a vécu les

²⁰ ZERMATTEN 1977; HELDNER 1979, pp. 62-63.

²¹ BOLOGNA 1994.

²² MUNOS-DU PELoux 2002; CROQUET 1996.

²³ Voir notamment REGARD 2002 et NEURY, REGARD 2002.

²⁴ CHABLE 1948, p. 238.

²⁵ PEER 2001, pp. 300-301.

²⁶ BENOZIGLIO 1993, p. 127-128; Pour une analyse plus détaillée : GRAU 2003.



*Plaque commémorative offerte en 1995 à la Croix-Rouge suisse
par les enfants d'Ossola secourus en 1944-45
(Croix-Rouge suisse, Berne)*

dilemmes qui furent ceux des hommes chargés d'appliquer les directives changeantes en matière d'asile. M. Chappaz transcrit tout d'abord l'expérience douloureuse du jeune soldat et futur musicien Jean Quinodoz (1921-1995) à la frontière italo-valaisanne et qui dut participer, révolté, au refoulement en zone alpine de jeunes Juifs accueillis dans un premier temps. Ainsi naquit l'oratorio *Complainte des chrétiens qui tuèrent le Christ au Mont Collon*, face sombre de la politique d'asile décrétée par les autorités fédérales. Depuis de nombreuses années, l'œuvre de Maurice Chappaz n'esquive pas l'évocation de cette période à la fois formatrice et tragique :

*Comme des écoliers, nous prenons conscience d'un énorme drame qui nous frôle, nous circonvient. Les maisons, les arbres eux-mêmes, au-delà de certaines frontières, semblent indéfinissables, teints, enveloppés de monstruosité. [...] Les massacrés, les déportés suintent. Je ferai l'apprentissage de l'absurde et de la nécessité de croire. Le tragique des réfugiés, je l'ai reçu au coin des fleuves impassibles ou dans le visage des montagnes : sur les pierriers, dans les vallées d'ombre longées par les vieillards, les enfants refoulés la veille, acceptés le lendemain, les hommes muets [...]*²⁷.

De nombreuses pages de *Partir à vingt ans* ou encore de *L'Enfant qui croyait au paradis* relatent son expérience douloureuse aux frontières alpines du canton.

UNE EMPATHIE DE PROXIMITÉ

Le facteur de proximité, comme on l'a vu au travers des réactions de l'opinion publique, joue également un rôle dans le domaine de la mémoire. S'il n'y a guère d'événement propre au Valais qui soit mis en exergue, on retrouve toutefois un large écho dans la presse cantonale des commémorations instaurées en souvenir des événements de Saint-Gingolph et de la République d'Ossola qui constituent, aux limites du Valais, deux points d'ancrage d'un souve-

nir lié à la guerre, à la résistance et à certaines formes du refuge accordé par le canton.

A Saint-Gingolph, le drame a suscité une vague de solidarité malgré les critiques parfois virulentes à propos du rôle supposé d'une frange de la Résistance régionale. Comme l'écrit en août 1944 avec beaucoup d'empathie un journaliste du *Nouvelliste valaisan*, la Suisse romande et la Haute-Savoie entretiennent des liens privilégiés :

*[...] Si la France est pour le Romand une seconde patrie, le Département limitrophe de la Haute-Savoie a forcément la première place dans notre sympathie. Il est pour nous presque un vingt-troisième canton confédéré... Pays physiquement très apparenté au nôtre, ethniquement le même, nous nous y sentions chez nous avant que l'orage s'y soit abattu*²⁸.

Dans le contexte valaisan, Saint-Gingolph devient emblématique des épreuves vécues par les Haut-Savoyards qui mettent alors en scène, à travers de nombreuses commémorations ritualisées, une mémoire de la résistance appelée à perdurer. Sous l'impulsion notamment d'André Zenoni (1907-1996), président du comité de libération puis maire du village français, plusieurs cérémonies jalonnent le lustre de l'immédiat après-guerre²⁹. Dès le printemps 1945, la dimension symbolique de chaque événement est soulignée, comme la bénédiction par l'évêque d'Annecy des pierres destinées à la reconstruction du village³⁰. En été de cette même année, le premier anniversaire de l'épisode tragique est commémoré en présence d'une nombreuse officialité française mais également en y associant des personnalités suisses comme le conseiller d'Etat Coquoz, rappelant que *la Croix de Savoie est restée la Croix de Saint-Maurice*³¹. Le comité d'aide aux sinistrés, créé au lendemain des événements et qui comprend bien sûr de nombreux Valaisans, transfère à cette période les sommes récoltées. En mai 1947, le monument funéraire en l'honneur de l'abbé Rossillon, curé de cette paroisse sans frontière assassiné en 1944, est inauguré. En septembre 1947, c'est au tour du Monument

27 CHAPPAZ 1995, pp. 30-31.

28 NF, 26 août 1944, *Le drame savoyard*, Vitae (Alfred Delavy 1887-1965).

29 ZENONI 1994.

30 ESM, 1945, *Saint-Gingolph se relève*, pp. 153-154. L'article reproduit le discours prononcé à cette occasion par André Chaperon, ancien président de Saint-Gingolph-Suisse.

31 NF, 21 juillet 1945, *A Saint-Gingolph, grandiose manifestation franco-suisse*, H. F.

des fusillés du 23 juillet, en présence notamment du colonel-brigadier Julius Schwarz, commandant de la brigade de montagne 10 au moment des événements et *dont l'énergique intervention* au côté du maire suisse André Chaperon *sauva Saint-Gingolph d'une destruction totale* pour reprendre la formule d'une plaque commémorative. En 1948, la commune de Saint-Gingolph se voit décerner la croix de guerre, et une année plus tard le Général Guisan obtient en grande pompe la citoyenneté d'honneur. Le drame de Saint-Gingolph, par sa proximité et sa visibilité, a donc fortement marqué les esprits en Suisse romande; il témoigne des souffrances de l'Occupation et de la barbarie nazie, quand bien même, à l'échelle du département de Haute-Savoie, l'épisode ne peut être mis sur le même plan du souvenir que le drame du Plateau des Glières. A partir des années soixante, les anniversaires successifs se déroulent chaque décennie, répercutés notamment dans la presse valaisanne; la mémoire se cristallise autour du canevas sommaire de cet épisode, et l'on rappelle avec constance le rôle de la Suisse, sans qui, *il y aurait eu à Saint-Gingolph un nouvel Oradour-sur-Glâne*³².

Le souvenir des quarante jours de l'éphémère République d'Ossola de l'automne 1944 est également cultivé sur l'autre versant des Alpes pennines où les publications très diverses – mémoires de personnalités, ouvrages d'analyse historique, romans – ne manquent pas depuis plusieurs décennies. Là-aussi, cette commémoration rencontre un écho dans un canton du Valais évoqué en contrepoint. A l'époque, comme nous l'avons indiqué, ces événements avaient suscité une vague d'intérêt de la part de très nombreux journaux suisses et étrangers. En 1990, l'auteur suisse d'un documentaire télévisé consacré au sauvetage du tunnel du Simplon par les partisans italiens en 1945, relevait toutefois l'oubli dans lequel était tombé l'épisode héroïque :

Im Wallis und im Tessin erinnern sich vielleicht noch einige ältere Menschen an den Widerstandskampf in den benachbarten Tälern.

*Doch hier in der deutschsprachigen Schweiz wissen nur noch einige Historiker von diesen dramatischen Monaten Ende 1944*³³.

Le sauvetage du tunnel du Simplon proprement dit est aussi commémoré de part et d'autre des Alpes, notamment en 1985 et 1995, et suscite la publication de souvenirs comme ceux du Haut-Valaisan Peter Bammatter (1914-1993)³⁴. Toutefois, ce sont avant tout les anniversaires de la République partisane qui retiennent l'attention. Ils attirent une foule considérable aux dires des correspondants ainsi que des personnalités italiennes de premier plan, comme le président du Conseil Mariano Rumor (1915-1990) ou le président de la République italienne Oscar Luigi Scalfaro (1918), témoignant de l'impact de cette première république dans l'histoire des mouvements résistants du Nord de la Péninsule. En 1969, 1974, 1984 et 1994, les délégations valaisannes à Domodossola y sont bien intégrées,



Plaque commémorative, gare de Domodossola

-
- ³² Formule de l'ancien ministre Louis Mexandeau, résidant fréquemment à Saint-Gingolph. NF, 26 juillet 1994, *Un nouvel Oradour évité*, G. Berreau.
- ³³ SWISS SCHWEITZER 1990, p. 315
- ³⁴ BAMMATTER 1991. Voir également les articles de journaux suivants : WB, 13 avril 1995, *Vor 50 Jahren : Sprengung des Simplontunnels verhindert. Mit List und Diplomatie*; WB, 12 avril 1995, *Die sabotierte Sprengung des Simplontunnels*, GTG; NF, 23 octobre 1984, *Lorsque les Allemands voulaient faire sauter le tunnel du Simplon; un sauveteur raconte...*, L. Tissonnier, NF, 22 avril 1985, *Avec les sauveteurs du tunnel du Simplon. Le souvenir d'un inoubliable geste historique*, L. Tissonnier; NF, 21 avril 1995, *Il y a 50 ans, on sauvait le Simplon*.

Roger Bonvin, alors conseiller fédéral, participant par exemple au 25^e anniversaire, Karl Dellberg au 30^e, toujours placé sous le signe de l'amitié italo-suisse. En 1974, une plaque commémorative est apposée en gare de Domodossola en souvenir de l'appui apporté par les cantons du Valais et du Tessin. On évoque alors bien sûr ces liens passés, tout en leur donnant une dimension contemporaine. Dans le domaine des sensibilités transfrontalières, ces régions seraient qualifiées aujourd'hui de périphériques.

En 1974, à l'occasion du 30^e anniversaire de la République d'Ossola, le président de Brigue en témoigne, lui qui, selon un compte-rendu, *releva que proportionnellement, Brigue se situe à la même distance de Berne que Domodossola de Rome. C'est-à-dire fort loin de ces deux centres. Il y a donc lieu de régler nos affaires nous-mêmes. Cette amitié née de la souffrance ne peut que nous inciter à nous serrer les coudes dans les bons comme dans les mauvais moments. Sinon, elle serait sans signification*³⁵.

■
35 NF, 28 octobre 1974, Le 30^e anniversaire de la Résistance à Domodossola. Les liens d'amitié italo-suisse encore resserrés, L. Tissonnier.

L'ENFER DES CAMPS

À l'occasion du séjour à Montana dans l'immédiat après-guerre de déportées des camps nazis, les lecteurs valaisans découvrent ces témoignages poignants à l'heure de la prise de conscience de l'ampleur du système concentrationnaire nazi. André Marcel (1902-1996) au *Confédéré* y consacre trois reportages, avant de se lancer dans une longue polémique avec l'auteur d'une tribune, le journaliste stigmatisant la culpabilité allemande et refusant toute charité mal ordonnée³⁶ : *Le coup de la sensiblerie, on nous l'a déjà fait. Des gens au cœur pitoyable ont déjà versé des pleurs, après 1918, sur ces malheureux Allemands anéantis et misérables. Puis il y eut 1939. Cette pitié imbécile on ne va pas y céder de nouveau jusqu'au prochain désastre. [...] La paix rétablie, il ne faudra pas ouvrir le pays – et spécialement le Valais – à une invasion de touristes allemands, pas plus qu'il importe à présent d'accueillir des enfants allemands.*

* * * *

Mlle Geneviève de Gaulle a connu l'épouvante et la désolation des camps de concentration allemands, et depuis sa libération, en dépit d'une santé fragile, elle cherche à renseigner le public sur les conditions de vie et de mort de tant de malheureux qui ne sont plus là pour apporter leur témoignage.

Partout cette jeune fille héroïque a été accueillie avec respect et l'autre soir encore, à Sierre, elle a bouleversé son auditoire.

Quelques-unes de ses compagnes de captivité ont trouvé, grâce à son dévouement, une maison d'accueil à Montana, où dans la paix enfin recouvrée, elles reprendront goût à l'existence. Nous avons été leur rendre visite. [...] Elles étaient dix-sept de 15 à 58 ans qui revenaient littéralement de l'enfer. Trois d'entre elles ont eu leurs maris tués, et sur ce nombre une mère de deux enfants qui entra dans la résistance au lendemain de la mort de son époux, torturé par les nazis.

Tout le monde a lu des récits horribles de ce qui se passait en Allemagne au moment où Hitler croyait encore à la victoire et le cinéma ne nous a rien caché de ces atrocités, mais ni le journal, ni l'écran ne sauraient nous les restituer dans leur intégrité hallucinante.

Il faut, pour sonder l'abîme, interroger les rescapées. Nous l'avons fait, et tandis qu'elles évoquaient sans passion leur long calvaire, en des mots dépouillés, nous étions saisis de vertige.

Leurs récits qui portaient le sceau d'une indiscutable authenticité, nous les retranscrivons pour vous, au cours de la semaine prochaine, et cette émotion qui nous a poigné le cœur, peut-être, à votre tour, l'éprouverez-vous jusqu'aux larmes. [...]

C'est que leurs bourreaux s'étaient ingéniés à les avilir, à les fondre indistinctement dans un troupeau humain courbé sous les coups, à les dépouiller de leur personnalité.

Le premier soin des nazis consistait à leur tatouer sur le bras un numéro de matricule et à leur raser complètement les cheveux.

Une jeune fille, presque encore une enfant, nous reçoit alitée.

Sa chevelure aujourd'hui commence à repousser, mais sur son bras le tatouage est là : 78.795.

Elle pesait, nous dit-elle, avant la captivité 76 kg., en sortant du camp 25 et maintenant 56.

Toutes ses compagnes, d'ailleurs, ont déjà récupéré des forces à Montana bien que leur santé soit loin d'être rétablie.

Elles sont là, les cheveux coupés, mais vivantes. Le courage moral, la dignité, la loyauté, tout cela transparaît dans leur tenue et dans leurs propos. [...]

36 CONF, 7 septembre 1945, *En passant... Retour de l'enfer des camps*, A. Marcel.

LE SOUVENIR D'OSSOLA

Dans *Le Travail* du 10 octobre 1947, qui précède de quelques années le retour sur la scène cantonale du *Peuple valaisan*, Albert Dussex (1915-1988) fait paraître un article intitulé *La République éphémère d'Ossola*. Il y donne un large écho au témoignage du leader socialiste valaisan Karl Dellberg (1886-1979), qui sera invité en 1974 aux cérémonies de commémoration. Tout un pan peu connu de l'aide apportée par des Valaisans aux voisins révoltés et bientôt réfugiés transparaît alors :

Averti secrètement du fait que des camarades s'étaient soulevés contre des fascistes et voulaient combattre pour la liberté de l'Italie, je me rendis rapidement auprès d'eux afin de voir si nous pouvions leur être utile. En passant sur le versant italien, nous pûmes nous rendre compte que ces hommes étaient fermement décidés à combattre. La population était résolue à tout supporter pour arriver au but qu'elle s'était fixée. Les hommes comme les femmes attendaient l'ennemi. Mais malheureusement, si nous pouvions constater leur allant, nous étions non moins obligés de constater que les camarades n'étaient nullement en état d'accepter le combat. Le courage ne remplace pas l'armement dans les combats modernes. Ces malheureux portaient le foulard rouge des garibaldiens. La plupart d'entre eux allaient pieds nus et ne portaient qu'une chemise et des culottes courtes. Leur armement consistait principalement en bâtons noueux. Certes, quelques-uns avaient des fusils et des revolvers, mais presque toutes ces armes étaient de calibres différents. Vous devez concevoir combien il était difficile avec des armes aussi diverses de trouver la munition correspondante. Pour le ravitaillement, la situation était encore plus mauvaise. Les produits pharmaceutiques faisaient totalement défaut. Mais, malgré tout, l'espoir vivait en eux. Tous espéraient recevoir du ravitaillement anglais et chaque soir ils faisaient auprès de leur aérodrome les feux convenus. Mais l'attente fut vaine.

Quant à nous, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir. Nous nous rendîmes, autant que cela nous fut possible, auprès de camarades pour les encourager en toutes manières. Cela dura six semaines. C'est ainsi qu'à notre dernier voyage sur le versant italien nous fûmes arrêtés à Varzo par nos pauvres camarades qui étaient refoulés par l'avance allemande. Pour arrêter un moment ces barbares, nos camarades firent sauter un pont. Mais cette dernière tentative ne fut pas très efficace. Les hitlériens avaient des tanks. Pourchassés, nos héros furent décimés. Je vis moi-même tomber des camarades à mes côtés. Les rescapés entrèrent en Suisse soit par le Valais ou le Tessin. Ce fut la fin de la République éphémère d'Ossola.